



Institut de Sciences Humaines et Sociales

**MARC JACQUEMAIN,**  
Chargé de cours

☒ Bd du Rectorat, 7, Bât B 31 / Boite 47 - 4000 LIEGE -  
BELGIQUE  
☎ + 32 (0) 4 366 30 72  
FAX 32 (0) 4 366 45 20  
Marc.Jacquemain@ulg.ac.be

**LA FICTION COMME SOCIOLOGIE POLITIQUE**  
**Communication au colloque Fiction et Politique**  
**UMH-ULB-ULG 25/02/2005**

Il y a un sens assez évident dans lequel la fiction peut aider la sociologie politique. C'est que la fiction, surtout dans la manière dont elle est reçue, nous renseigne sur l'esprit du temps. Elle nous renseigne sur « l'imaginaire » propre à un territoire, une époque, un milieu particulier, si on veut bien considérer l'imaginaire au sens « *l'ensemble des représentations imagées qui médient notre rapport au monde* ». Dans ce sens-là, il me semble que personne ne contestera que la fiction, pour celui qui étudie d'un point de vue sociologique les valeurs, représentations et attitudes politiques, constitue un apport important. L'exemple le plus parlant, pour moi, a toujours été le succès jamais démenti du roman de George Orwell « 1984 » dans l'imaginaire d'une certaine gauche radicale euro-américaine. Comment la représentation d'un univers collectiviste, frugal, puritain, anti-scientifique et figé pour l'éternité peut-elle soutenir la critique de sociétés occidentales qui paraissent à première vue présenter les traits exactement opposés : on tendrait à les décrire comme individualistes, consummatrices, saturées de sexualité, arc-boutées constamment sur la techno-science et toujours en mouvement. Par ce paradoxe même, l'usage de 1984 aujourd'hui nous éclaire sur une question centrale de la sociologie mais aussi de la philosophie politique la plus actuelle : à savoir la difficulté de reconstruire une forme de critique sociale qui soit en prise avec les transformations des sociétés contemporaines. Pour reprendre les termes de Luc Boltanski et Eve Chiapello dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, cette utilisation d'Orwell confirmerait le sentiment que le capitalisme contemporain et sa critique – du moins la part radicale de cette critique - ne se répondent pas, que les formations sociales capitalistes sont devenues partiellement illisibles et que donc une partie de la gauche radicale en reproduisant des formes surannées de la critique, perdrait toute prise réelle sur leur évolution.

La référence à 1984 dans les textes polémiques d'aujourd'hui, pour le dire de manière schématique et un peu provocatrice, semble donc s'inscrire dans une vision un peu paranoïaque, une sorte de théorie du complot où le rôle des « forces du mal » est dévolu, par symétrie avec la vision de George W Bush, à l'impérialisme américain, aux multinationales et aux médias qui nous manipulent.

Ayant eu l'occasion de présenter cette réflexion il y a un an et demi, lors d'un colloque en Allemagne, dans un atelier composé principalement de spécialistes d'études orwelliennes, j'avais terminé par une question peut-être un peu naïve : la sociologie dispose-t-elle d'arguments pour délégitimer cet imaginaire du complot ? A-t-elle quelque chose à dire à ceux qui le partagent – et qui sont parfois des intellectuels solidement informés ? Et j'avais suggéré qu'au fond, la sociologie contemporaine est mal armée face à ce genre de théories. On trouve dans la littérature sociologique de multiples arguments pour disqualifier le fonctionnalisme comme une téléologie camouflée ou pour critiquer le déterminisme causal comme une vue « sur-socialisée » de l'acteur social. Mais, la plupart du temps, les théories du complot, au sens général d'un groupe d'acteurs dominant le monde par une action concertée, consciente et intentionnelle sont généralement écartées du revers de la main comme simplement irrationnelles. Tandis que le versant « objectiviste » de la sociologie argumente que les faits sociaux sont des *choses sui generis*, irréductibles à toute conscience individuelle, le versant « subjectiviste », disqualifie le structuralisme ou le fonctionnalisme comme une tentative « d'explication intentionnelle en l'absence d'acteur intentionnel ». Mais personne ne semble avoir de temps à perdre à argumenter contre l'idée simple que le monde social pourrait être, comme dans 1984, le résultat d'une « explication intentionnelle avec un acteur intentionnel », à savoir le résultat d'un complot délibéré. Les sociologues se contentent simplement de qualifier cette vision de « pensée magique » et n'ont donc guère d'argument à opposer aux constructions imaginaires « paranoïaques ».

Cette dernière réflexion a suscité un émoi certain chez mes interlocuteurs orwelliens. En résumant la discussion, j'ai été accusé, au fond, d'une sérieuse hérésie : comment pouvais-je mettre en dialogue, d'une part, les constructions rationnelles des sciences sociales et, de l'autre, les constructions littéraires ou même les constructions mythiques de la pensée ordinaire ? N'étais-je pas en train de produire un faux problème en me demandant quels arguments les premières pouvaient opposer aux secondes ? La pensée scientifique ne s'établit-elle pas prioritairement en récusant tout aussi bien la création littéraire que le sens commun ? La vigueur de la critique m'a surpris, tout comme m'a surpris la vigueur avec laquelle j'ai moi-même défendu la non-étanchéité entre pensée ordinaire et pensée scientifique. Il me semblait que j'avais trouvé plus rationaliste que moi ou encore, que mon propre rationalisme venait subitement de se teinter d'une solide nuance de relativisme.

Avec le recul, il me semble que ce qui m'a été reproché, c'est d'avoir transgressé une frontière : j'étais passé d'une question sur la fiction comme *objet d'étude sociologique* à une question sur la fiction comme *argument sociologique*. Or il me semble que ce deuxième angle de vue mérite bien d'être investigué et ce, sans aucune concession en terme de rigueur argumentative. La question abordée dans cette communication sera celle-là : non pas la fiction en tant qu'elle révèle les représentations – ou les fantasmes – de ses producteurs et de ses lecteurs, mais en tant qu'elle aide le sociologue politique à élaborer ses explications ou le philosophe politique à construire son questionnement.

\* \* \*

Dans son ouvrage de 1981, « *What's fair ?* », la politologue américaine Jennifer Hochschild étudie en profondeur les conceptions de ses compatriotes en matière de justice distributive. Son ouvrage s'ouvre sur une citation d'Arthur Conan Doyle, un extrait de *Silver Blaze*. Il s'agit d'un court dialogue entre le docteur Watson et Sherlock Holmes :

- *Y a-t-il un point sur lequel vous voudriez attirer mon attention ?* [demande le docteur Watson]
- *Oui, sur le curieux incident du chien pendant la nuit.*
- *Mais le chien n'a rien fait, pendant la nuit.*
- *C'est cela le curieux incident, remarque Sherlock Holmes.*

Et Jennifer Hochschild enchaîne immédiatement sur son texte dont je cite exhaustivement le début : « *Holmes a résolu l'affaire quand il a réalisé que le chien de garde du Colonel Ross n'avait pas aboyé alors que l'évidence suggérait qu'il aurait dû le faire. La surprise de Watson face au raisonnement de Holmes suggère qu'il n'est pas dans nos habitudes d'examiner de près les choses qui ne se produisent pas. Il y a à cela des raisons évidentes. Mais, comme le note Holmes, quand l'information disponible nous conduit à attendre quelque chose qui finalement ne se produit pas, une investigation s'impose.*

*Il y a dans l'histoire des Etats-Unis un semblable non-événement d'importance : l'absence d'un large mouvement socialiste parmi les Américains pauvres. C'est la question posée par Werner Sombart : « Pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme aux Etats-Unis ? ». Je vais examiner une partie de la réponse. Le fait que les Américains pauvres, apparemment, ne sont pas en faveur d'une redistribution de la richesse » (1981 : 1).*

Dans ces quelques lignes, le fil rouge du travail de Hochschild est tracé. Pour esquisser la question initiale de ce foisonnant livre de 350 pages, résultat de cinq ans d'enquête et d'écriture, l'auteur s'appuie donc d'entrée de jeu sur une référence littéraire. La citation n'est pas sous forme d'épigraphe. Elle amorce le raisonnement et en fait clairement ressortir la logique. Sherlock Holmes ne réapparaîtra, dans l'ouvrage qu'à la fin de l'introduction. Il reste que c'est lui qui éclaire de manière décisive la question de départ.

Si cet exemple, découvert alors que je réunissais les matériaux pour ma thèse de doctorat, m'a impressionné, il aurait très bien pu rester isolé. Le travail de Jennifer Hochschild est en effet profondément ancré dans une sociologie compréhensive, faite de longs entretiens en profondeurs. Mon propre background, à l'inverse, est surtout celui d'un sociologue positiviste. J'ai été socialisé dans *l'explication* plutôt que dans la *compréhension* et la construction d'indicateurs à partir de données d'enquêtes m'est au départ plus familière que l'herméneutique. En bonne logique, je n'aurais donc pas dû rencontrer plus avant le thème de la fiction dans mes travaux de recherche, ou alors, le rencontrant, j'aurais dû passer à côté. D'autant que lorsqu'on pratique la sociologie appliquée, on est toujours supposé, au bout du compte, rendre un rapport à un commanditaire – le plus souvent, les pouvoirs publics – et la mention de références littéraires dans ce genre de documents n'est généralement pas du goût du comité d'accompagnement. Les experts chargés d'évaluer le bon accomplissement du travail peuvent trop facilement y voir, au mieux, de la coquetterie inutile, au pire, une façon de camoufler l'absence de résultats probants voire l'inanité de la recherche.

Sans doute un sociologue positiviste peut-il vivre cette situation dans une schizophrénie parfaitement assumée, manipulateur de données la journée, grand lecteur de romans le soir, sans que jamais les deux activités découvrent qu'elles auraient peut-être, si je puis me permettre l'expression, des choses à se dire.

Ce qui arrache ce sociologue au désert fictionnel, c'est lorsqu'il découvre que les théoriciens de la sociologie explicative ou modélisante, ses maîtres à penser, en somme, ne se privent pas,

eux, d'utiliser la fiction dans leurs travaux a priori les plus formalisés voire les plus mathématisés.

J'en prendrai trois exemples.

1. Je pense d'abord à **Raymond Boudon**. Avant de prendre au milieu des années 80 son tournant vers la sociologie de la connaissance, Boudon était sans aucun doute la référence française en matière de modélisation, notamment avec *L'analyse mathématique des faits sociaux* et avec *L'inégalité des chances*, ouvrage de référence majeur – encore aujourd'hui – en sociologie de l'éducation. Boudon est un disciple de Lazarsfeld, sociologue positiviste s'il en fut et qui a largement contribué à la formalisation et au développement du concept « d'indicateur » dans les sciences sociales. Boudon est aussi le vulgarisateur en France de théoriciens du choix rationnel comme Mancur Olson et Thomas Schelling. Et à ma connaissance, il y a vraiment très peu de livres de sociologie française qui soient aussi truffés de formules mathématiques que « L'inégalité des chances » ou encore « La logique du social », pourtant destiné au grand public.

Ce profil très marqué – qui explique sans doute en partie pourquoi Boudon n'a pas vraiment fait « école » en dépit de la place personnelle prise dans le champ de la sociologie française - n'a pas empêché l'auteur d'user abondamment dans ses travaux de la référence littéraire. La sociologue Laurence Ellena, qui a étudié les références littéraires dans les œuvres majeures de huit grandes figures françaises des sciences sociales contemporaines en a relevé une quinzaine chez Boudon, dont certaines occupent plusieurs pages d'explication. Ainsi, dans *l'art de se persuader*, où l'auteur tente de construire une théorie cognitive de l'idéologie, il utilise d'abord Shakespeare et le personnage d'Othello, puis Monsieur Homais, le pharmacien du *Madame Bovary* de Flaubert. Dans les deux exemples, il s'agit d'illustrer comment l'on peut adhérer à des idées fausses. C'est par sa propre passion qu'Othello est poussé – erronément – à croire que Desdémone le trompe. Son erreur est donc déterminée par une « cause » qui échappe à son contrôle. Quant à Monsieur Homais, il croit, lui, qu'un lavement d'estomac infligé à Emma Bovary va résoudre son empoisonnement en vertu du principe : « *Si la cause cesse, l'effet doit cesser* ». Il applique donc naïvement et hors de propos un principe scientifique qui pourrait être parfaitement adapté dans un autre contexte. Et Boudon commente la phrase du pharmacien de la manière suivante : « *Le texte de Flaubert illustre ainsi le cas de figure dont je signale l'importance au chapitre 1 : celui où une croyance, bien que fausse ou fragile, est le produit d'arguments reposant sur de bonnes raisons* » (1990 : 68).

Boudon introduit donc par deux exemples littéraires la distinction, centrale dans l'ouvrage, entre les déterminants *motivationnels* et les déterminants *cognitifs* des idées fausses. Ou, pour reprendre sa terminologie, entre les *causes* et les *raisons*. Ce n'est pas rien. En effet le programme de Boudon en sociologie de la connaissance – vingt ans de travail – repose tout entier sur cette distinction et sur l'idée qu'on peut avoir de *bonnes raisons* de se tromper. Plus : l'œuvre entière de Boudon est construite pour défendre l'idée que « l'acteur social n'est pas si irrationnel qu'on le dit » et que la sociologie française dominante dans l'après-guerre présente un modèle « sur-socialisé » de l'acteur.

Dès lors, faire reposer sur des références littéraires la distinction causes/raisons, si centrale à la pensée de l'auteur, témoigne au moins d'une solide confiance dans la valeur heuristique de la littérature. Car les deux citations ne sont pas simplement illustratives : elles ne *démontrent*

rien, certes, mais elles *démontent* les deux types de mécanismes et rend la différence perceptible au lecteur.

Boudon, le sociologue par excellence des modèles et du formalisme mathématique peut donc s'appuyer cruciallement sur la fiction dans l'exposition de son propre paradigme sociologique.

On retrouve le même procédé, plus loin dans *L'Art de se persuader*, lorsque Boudon utilise lui aussi le Docteur Watson, pour figurer, face au clairvoyant Sherlock Holmes le scientifique hésitant, qui va se tromper parce qu'il n'arrive pas à élargir son cadre de référence. Le passage est très finement analysé à nouveau par Laurence Ellena et mérite une citation un peu plus longue : « *Le raisonnement du Dr Watson est ainsi l'exemple même du raisonnement scientifique erroné qui consiste à croire en des idées fausses en situant implicitement le questionnement dans un cadre logique implicite, étriqué. Cette attitude est typique d'une catégorie de comportements menant à l'erreur (...) ce genre de référence littéraire, comme un modèle chimique ou mécanique, schématise rapidement et économiquement, par un exemple saisissant, un processus qui nécessiterait sans cela de longs développements argumentatifs* » (1998 : 46).

2. Ce type d'usage, qu'Ellena baptise « modèle », semble bien rendre compte de la référence littéraire dans le cas de mon deuxième auteur exemplaire, à savoir **Jon Elster**. Autant philosophe que sociologue, Elster représente un courant que l'on pourrait appeler « sociologie analytique ». Tout en montrant l'insuffisance des théories du choix rationnel, Elster s'est en effet attaché à tirer le maximum de parti de la logique formelle et des modes de raisonnement propres à la philosophie analytique jusqu'à produire des constructions théoriques parfois fascinantes mais assez indigestes, il faut bien l'avouer, pour le sociologue moyen.

Si l'obsession de Boudon est de montrer la pertinence du modèle de l'acteur *rationnel*, celle d'Elster aura longtemps été d'explorer les limites du rationalité : toutes ces situations frontières où la définition même de ce qu'est une action ou une croyance rationnelle devient problématique. Deux de ses livres les plus connus y sont consacrés : *Ulysses and the sirens* en 1979 et *Sour grapes* en 1983.

On remarquera que les deux ouvrages portent en titre des références littéraires : *Ulysses and the sirens* fait évidemment allusion à un passage célèbre de l'Odyssée d'Homère. Quant à *Sour grapes* (les raisins amers), il se réfère à la fable de la Fontaine, le Renard et les Raisins, où le renard, voyant qu'il ne peut atteindre les raisins qu'il convoite, se console en disant qu'après tout « *ils sont trop verts, et bon pour les goujats* ».

Dans le texte central de « Ulysse », Elster explore en fait cette logique d'action particulière que les Anglo-saxons appellent « pre-commitment » et que le traducteur français, faute d'un mot adéquat a traduit par « les contraintes imposées à soi-même ». Pour comprendre la logique d'Elster, le plus évident est encore de partir de l'exemple d'Ulysse tel que le raconte Homère. Alors que le navire d'Ulysse s'approche du lieu où résident les sirènes, le héros est confronté à un dilemme : sa curiosité naturelle le pousse à vouloir écouter leur chant. Mais il sait que, s'il s'y expose, il sera irrésistiblement attiré et qu'il se jettera à la mer. Il va donc demander à ses marins qu'ils le lient au mât et ne le délivrent sous aucun prétexte avant d'avoir dépassé le point dangereux, *même s'il l'exige* – c'est là l'essentiel évidemment. Après quoi, les marins, pour éviter d'être eux-mêmes tentés par le chant des sirènes, se boucheront les oreilles avec de la cire. Ulysse, pour pouvoir écouter le chant des sirènes, n'a donc qu'une solution : mettre en place un dispositif qui l'empêchera de se jeter à la mer lorsque, fasciné, il souhaitera le faire.

Ulysse va donc pour satisfaire en toute sécurité son désir présent (écouter les sirènes) prévenir toute possibilité de réaliser son désir futur (se jeter à l'eau lorsqu'il les entendra). Il va – presque littéralement – se lier les mains ou, dans le langage plus formalisé d'Elster, il va « réduire l'ensemble de ses options possibles ».

Le mécanisme de contrainte auto-imposée est un grand classique de l'analyse socio-politique. Il correspond à la logique du « vaincre ou mourir » que s'imposent les guerriers dans des situations désespérées. Ainsi, Hernan Cortès, débarquant au Mexique fait brûler ses vaisseaux pour s'assurer que ses conquistadores combattront avec l'énergie du désespoir. Le même mécanisme permet de rendre compte de certains traits de la logique *constitutionnelle* dans les démocraties modernes : une constitution est un texte assorti de règles qui vont rendre sa modification ultérieure généralement plus difficile que son adoption. Une constitution peut donc être vue comme une contrainte qu'un corps politique – ou du moins ses représentants – s'impose à soi-même. De la même façon, comme le signale Elster lui-même, les actes « d'abdication politique » par lesquelles le politique se prive d'un certain nombre de moyens d'agir quotidiennement sur des aspects importants du fonctionnement social constituent des contraintes auto-imposées : la création d'une banque centrale autonome ou d'une instance de contrôle audio-visuelle indépendante du politique revient là aussi à « brûler ses vaisseaux » puisqu'il s'agit de soustraire des pans entiers du contrôle social à la sphère du politique. L'exécutif abandonne délibérément des leviers d'action qui pourraient sans doute lui être bien utiles mais dont il craint d'abuser : par exemple en agissant brutalement sur les taux d'intérêt juste avant une élection ou encore en imposant aux médias audio-visuels une politique de soutien partial au gouvernement en place.

L'analyse de tous ces mécanismes, très minutieusement et subtilement menée dans *Ulysses and the sirens* émerge bien sûr partiellement à la *philosophie* politique puisqu'elle pose la question normative de la légitimité de ces abandons de pouvoir. Mais en même temps, elle pose une question fondamentale de *sociologie* politique : quelle est la nature d'un pouvoir que l'on peut « abandonner » ? Si un maître qui a affranchi un esclave ne peut le récupérer lorsqu'il change d'avis, c'est parce qu'il est lui-même soumis au pouvoir d'un Etat qui régit les affranchissements d'esclave. On peut dès lors relire le pouvoir du maître comme étant en fait un pouvoir de l'Etat ou de la société qui attribue l'esclave au maître. Mais lorsque c'est l'Etat lui-même qui abandonne un pouvoir, qu'est-ce que cela signifie ? Qui empêche un gouvernement de reprendre l'autonomie concédée à une banque centrale ?

Je ne vais évidemment pas tenter de répondre à la question, mais on voit bien, à quel point on est en plein dans la sociologie politique. Dès lors, il vaut la peine, pour revenir à l'usage du thème d'Ulysse par Elster, de faire une courte citation du texte, dans la traduction française qu'en donne Abel Gerschenfeld (1986 : 164-165) : « *Dans les démocraties modernes, un certain nombre d'institutions peuvent être interprétées comme des dispositifs d'engagement préalable (...) Une banque centrale est en quelque sorte le dépositaire de la raison contre les revendications à court terme de la passion [Mais] le mercantilisme et le néomercantilisme contemporain insistent, eux, sur le besoin d'un ajustement constant aux fluctuations de l'environnement : Ulysse se serait-il fait attacher au mât s'il avait pensé qu'il était le seul à pouvoir manœuvrer dans les eaux dangereuses de l'île aux sirènes ?* »

Ce qu'il y a de remarquable dans ce passage – mais dans beaucoup d'autres également – c'est que la référence littéraire est reprise au cœur de l'argumentation. Si l'on y regarde bien, la question « *Ulysse se serait-il fait attacher...* » ne redouble pas simplement la phrase qui précède, elle boucle (de manière elliptique) le raisonnement : l'autonomie d'une banque

centrale n'est pas défendable dans l'absolu, elle dépend de la doctrine économique que l'on professe et qui va insister sur la stabilité ou la réactivité.

Je n'ai pas compté, je l'avoue, les occurrences de la référence à Ulysse dans le texte d'Elster. Mais on ne peut pas raisonnablement soutenir que la référence littéraire serait uniquement cosmétique. Parce que c'est un livre qui ne s'embarrasse nullement de cosmétique : c'est un ouvrage élégant, certes, mais ardu, où chaque phrase propose soit un argument soit une distinction analytique, un livre saturé de logique – discursive ou formelle – et même parsemé d'analyse mathématique et d'économie formelle. La référence à Homère n'est pas métaphorique : elle décrit très explicitement un exemple du mécanisme que l'on veut étudier, même si c'est un exemple particulier. Elle décrit une sorte « d'idéal-type » de la contrainte auto-imposée, qui concrétise, pour le lecteur, les raisonnements très formalisés déployés dans l'ouvrage.

Il me semble que la référence à Ulysse chez Elster, correspond bien à un des usages de la littérature relevés par Laurence Ellena dans son étude de huit sociologues francophones : « *Les œuvres, les comportements des personnages peuvent alors constituer des modèles, des exemples de catégories, voire des types idéaux – soit pour l'analyse sociologique proprement dite, soit pour son exposé- que le sociologue tend à nous présenter comme des possibilités de connaissance du monde social* ».

Le deuxième ouvrage cité d'Elster, « *Sour grapes* » comprend centralement deux essais sur ce que l'auteur appelle la « subversion de la rationalité ». Dans le second de ces essais, qui donne son titre à l'ouvrage, l'auteur étudie les préférences adaptatives : c'est-à-dire le mécanisme par lequel nous ajustons inconsciemment nos préférences à l'ensemble des options faisables. On voit bien en quoi le renard de la Fontaine en est un cas paradigmatique : c'est parce qu'il ne peut attraper les raisins qu'il cesse de les trouver appétissants. La psychologie cognitive a proposé de multiples illustrations de ce mécanisme qui constitue une des formes de réduction de la dissonance cognitive. L'œuvre de Festinger est d'ailleurs explicitement mentionnée à diverses reprises dans le texte.

A nouveau la référence littéraire sert à poser l'idéal-type d'un mécanisme mais la question posée est plutôt ici de l'ordre de la philosophie politique que de l'ordre de la sociologie : « *Pourquoi la satisfaction du désir individuel devrait-elle être le critère de justice et du choix social quand les désirs individuels sont eux-mêmes façonnés par un processus qui anticipe sur le choix ? En particulier, pourquoi le choix entre des options faisables devrait-il uniquement prendre en compte les préférences individuelles si les gens tendent à ajuster leurs aspirations à leurs possibilités ? Pour l'utilitariste, il n'y aurait pas de perte de bien-être si le renard était privé du raisin, puisque de toute façon il les trouve amers. Mais bien sûr, ce qui fait qu'ils les trouve amers est sa conviction qu'il en sera privé, et il est dès lors, il est difficile de justifier l'allocation en invoquant ses préférences* ». (1983 : 109).

Le raisonnement exposé ici est évidemment au cœur de toute réflexion historique sur les notions de bien-être et, corollairement de pauvreté. En effet dans l'hypothèse où les préférences sont adaptatives – et on sait qu'elles le sont au moins en partie – une croissance du niveau objectif de bien-être matériel peut engendrer une croissance encore plus rapide des aspirations individuelles et laisser ainsi l'ensemble de la société tout à la fois matériellement plus riche et plus insatisfaite. Comme le dit ironiquement l'auteur : « *Nous étions plus heureux avant de posséder tous ces amusants nouveaux objets, mais nous serions aujourd'hui bien*

*malheureux sans eux* » (1983 : 135). Qu'est-ce que cette phrase sinon l'archétype de toutes les critiques de la société de consommation et de l'invasion publicitaire ?

A nouveau, ce n'est pas la question politique elle-même qui concerne mon propos mais plutôt l'usage de la référence littéraire. Dans « *Sour grapes* » l'entière de la fable figure en épigraphe. Mais surtout, on voit que le renard, tout comme ses raisins, sont mobilisés d'entrée de jeu dans la formulation de la question qui va conduire toute la réflexion. Ils semblent donc bien constituer, comme Ulysse dans les ouvrages précédents, une représentation « idéal-typique » du mécanisme que l'ensemble du texte va explorer.

Dans l'autre texte central de « *sour grapes* », intitulé *States that are essentially by-products*, Elster s'intéresse à un aspect paradoxal de la rationalité. A savoir les états psychologiques ou sociaux qui sont par nature dérivés, en ce sens qu'ils ne peuvent rationnellement être le produit d'une intention délibérée de les obtenir. Ils ne peuvent être obtenus que comme « sous-produits » de comportements régis par d'autres intentions. Il s'agit d'états que l'on peut désirer mais que l'on ne peut pas « vouloir ». Ainsi en va-t-il, par exemple, du sommeil ou de l'excitation amoureuse. Tout effort délibéré pour les déclencher les contrarie en fait. Comme le dit l'auteur : « *Ce sont des états que l'on ne peut jamais atteindre par l'intelligence ou la volonté car le fait même de s'y essayer interdit de réussir* ». Ce genre de mécanisme paradoxal ne concerne pas seulement la psychologie individuelle. C'est une analyse très éclairante de nombreux fonctionnements sociaux ou politiques.

Ce mécanisme pourrait par exemple constituer le socle d'une théorie de la distinction sociale « à la Bourdieu » : Elster évoque ainsi les « *nouveaux riches qui ne parviennent pas à faire impression parce qu'ils essayent trop de faire impression* ». L'étalage ostentatoire de la richesse amène très vite l'observateur un tant soit peu perspicace à supposer que cette richesse est moins imposante qu'on ne le croit ou qu'elle est mal assurée ou encore qu'elle est à ce point récente que son détenteur n'a pas réussi à en maîtriser l'usage. Toute stratégie délibérée d'ostentation manquera donc son but. La seule richesse impressionnante est, pourrait-on dire, celle qui dispense son possesseur d'éprouver le besoin d'impressionner. D'autres ont analysé d'une manière semblable la logique de l'hypercorrection linguistique dans une partie des classes moyennes. En faisant étalage de son savoir linguistique, l'homme cultivé montre qu'il est peu assuré de sa culture ou qu'elle ne lui paraît pas assez évidente pour qu'il puisse se passer d'attirer l'attention sur elle. Au contraire, le locuteur qui sait que sa maîtrise langagière est insoupçonnable peut se permettre de commettre des erreurs. C'est sa désinvolture, qui impressionne, davantage que la maîtrise technique et il se peut même que ses écarts par rapport à la norme soient interprétés chez lui comme des traits de génie, alors qu'ils seraient vus comme de la simple incompetence chez d'autres.

Dès que l'on reconnaît l'existence de tels états « dérivés par essence », alors on peut mettre en évidence une double illusion : une illusion dans le domaine de *l'action*, qui serait de tenter d'atteindre délibérément de tels états. Et une illusion dans le domaine de *l'explication*, qui serait de chercher des intentions derrière des états dérivés par essence, puisque, par définition ils ne peuvent être le produit d'une intention.

On ne peut davantage, ajoute Elster, tenter, rationnellement, d'exhorter autrui à atteindre un tel état. Mais on peut tenter de l'y amener indirectement, sans que cela suppose chez l'acteur concerné, un effort délibéré pour atteindre l'objectif. Pour étayer cette étape cruciale de sa réflexion, Elster utilise une autre fable de La Fontaine : *le laboureur et ses enfants*. Ainsi, le laboureur de La Fontaine, sentant sa mort arriver, désespère de faire de ses fils des fermiers



prospères. Il sait que les exhorter ne sera d'aucun effet. Il va donc user d'une ruse en leur faisant croire qu'il a caché un trésor dans sa propriété. Après sa mort, ses fils retournent la terre en tous sens pour retrouver le trésor en question mais en vain, puisque c'était un leurre. Cependant, la terre ayant été labourée, ils se disent qu'après tout, il ne reste plus qu'à semer, ce qu'ils font, devenant ainsi riches, non comme ils se l'imaginaient, grâce au trésor, mais par le labeur qu'ils ont dépensé en vain pour le trouver.

La référence littéraire est ici moins centrale dans le texte, puisqu'elle permet d'articuler, non l'objet premier (les états essentiellement dérivés) mais un mécanisme permettant de surmonter le paradoxe. Elle a cependant paru au traducteur francophone suffisamment essentielle pour qu'il utilise le titre de la fable comme titre de la traduction du texte d'Elster. On pourrait ajouter que tout le texte est d'ailleurs truffé de références qui, chaque fois, interviennent directement au cœur de l'exposition et non comme simple métaphore.

3. Je voudrais en venir à un troisième sociologue, moins connu, mais parfaitement représentatif de ce programme de recherche que j'ai baptisé, faute de mieux « sociologie analytique ». Il s'agit de **Jean-Pierre Dupuy**. Au départ ingénieur, Dupuy, tout comme Elster et Boudon, navigue entre la sociologie et la philosophie politique et sociale. Son ouvrage le plus connu, *Libéralisme et justice sociale*, sous-titré *Le sacrifice et l'envie* fait une large part à l'analyse critique des intuitions de Hayek. Dans son *Introduction aux sciences sociales* (1992), Dupuy se fait plus explicitement sociologue et cherche à reconstituer ce qu'il appelle la double autonomie du social : le social est autonome, d'abord, au sens, où il ne dispose pas d'un « point fixe exogène » autour duquel se structurer. Cette autonomie-là, c'est l'autonomie par rapport à toute transcendance : le social s'organise lui-même et n'est organisé par rien d'autre que lui-même. Mais il y a une deuxième autonomie : le social est autonome par rapport aux consciences individuelles. Il n'est pas le prolongement des intentions et des désirs des individus et il leur est d'ailleurs essentiellement opaque. Cette autonomie-là, est fondatrice de la sociologie puisqu'elle constitue sa propre autonomie disciplinaire, face aussi bien à la philosophie qu'à la psychologie.

Dupuy peut donc se définir comme un sociologue de « l'auto-organisation ». Mais à la différence, peut-être, d'Edgar Morin, par exemple, il veille à rester constamment analytique et à s'appuyer sur les formalismes les plus rigoureux possibles. Ainsi, la fameuse *Introduction aux sciences sociales* sous-titrée *Logique des phénomènes collectifs* est-elle tout sauf une introduction : l'auteur y avoue d'emblée que les textes qu'elle recueille sont des textes de recherche et qu'il ne faut pas espérer qu'ils soient abordables d'emblée aux étudiants.

Illustrant, au fil du livre, la logique de la double autonomie du social, Dupuy consacre un court mais éclairant chapitre au paradoxe de la prophétie auto-réalisatrice de Merton. La prophétie auto-réalisatrice étudie les circonstances dans lesquelles une représentation fait surgir – ou stabilise – une réalité sociale conforme à cette représentation même. L'exemple le plus canonique en est sans doute la prédiction de faillite d'une banque : si elle est suffisamment convaincante, elle finira par provoquer inéluctablement la faillite de la banque puisque les clients iront retirer leurs dépôts.

Ce mécanisme, au cœur de la logique d'auto-organisation, montre que la relation entre la « réalité » sociale et sa « représentation » peut donc être circulaire. Il y a deux façons de voir cette circularité, selon le point où on la fait commencer : soit la réalité induit une représentation qui conduit à stabiliser cette réalité même ; soit la représentation induit une réalité qui confirme la représentation initiale. Mais, bien entendu, au bout du temps, la circularité est parfaite car

bien malin quel est l'analyste qui peut encore décoder le point de départ : qui est premier de l'œuf ou de la poule, du phénomène social ou de sa représentation homéostatique ?

Pour expliciter la prophétie auto-réalisatrice, Dupuy fait appel à une double référence : une référence graphique et une référence littéraire. Il reproduit d'abord le célèbre dessin d'Escher, *Les mains dessinant* ou deux mains se dessinent mutuellement de sorte qu'il est impossible de décider laquelle dessine (la réalité) et laquelle est dessinée (la représentation). Mais il consacre aussi toute une page (dans un texte qui en compte moins d'une dizaine) à l'analyse du personnage de Meursault dans *l'Etranger* de Camus. Meursault est dès le départ décrit comme un être étrange, asocial, le symptôme typique en étant qu'il ne pleure pas à l'enterrement de sa mère. Lorsqu'il tue, involontairement, un Arabe et se retrouve condamné à l'échafaud, le geste apparaît bien comme absurde. Ou, plus exactement, il apparaît comme *redondant* : il n'ajoute aucune signification supplémentaire au récit. Meursault était, d'une certaine façon déjà coupable pour son asocialité, son étrangeté, sa distance... Son acte ne fait que confirmer cette culpabilité. Mais d'un autre côté, dit Dupuy « *il est trop évident que ce sans ce crime et la responsabilité qui en incombe à Meursault, celui-ci n'aurait jamais fini sur l'échafaud : on n'y envoie pas un personnage aussi insignifiant, ne pleurerait-il pas à l'enterrement de sa mère.* »

Alors, le crime ? Est-il la *confirmation* de la culpabilité de Meursault ou en est-il la *cause* ? Indécidable répond l'auteur, qui confirme ainsi la circularité de la logique. Or, la prophétie auto-réalisatrice n'est pas pour Dupuy un objet d'études parmi d'autres, même si le chapitre qui y est consacré dans son livre est court. Elle constitue un cas paradigmatique de l'auto-organisation du social : le phénomène social n'est ni simplement produit par les individus, ni antérieur à eux. Il est donc bien à la fois autonome par rapport aux croyances et volontés individuelles mais autonome aussi par rapport à tout « extérieur » qui serait déjà donné. Il n'est donc pas anodin que l'auteur fasse reposer l'exposition d'un exemple aussi central sur une référence littéraire, pas davantage que ce ne l'était, me semble-t-il, dans les exemples empruntés à Boudon ou à Elster.

*L'introduction aux sciences sociales* de Dupuy est, par ailleurs, truffée de références littéraires. Par exemple, son chapitre consacré aux « Quasi-objets » s'articule autour d'une comparaison entre un personnage de Molière (Don Juan) et un personnage de Corneille (Alidor). Ce chapitre s'ouvre d'ailleurs sur une phrase bien révélatrice : « *La littérature est parfois, ou même souvent, bien plus savante que les sciences humaines* » (1992 : 263). Cette phrase prend tout son sens lorsqu'on sait que le chapitre précédent est constitué, pour l'essentiel, d'une démonstration mathématique.

4. Revenons maintenant au **projet de cette communication**. J'ai tenté de montrer que parmi les sociologues préoccupés de sociologie politique, les plus formalistes d'entre eux n'hésitaient pas à accorder une place centrale à la référence littéraire dans l'exposé de leur conception du social et, en particulier dans leur conception du rapport entre l'individu et la société. J'ai ainsi tenté de répondre, partiellement et à distance, à l'objection qui m'avait été faite par mes interlocuteurs orwelliens : à savoir que la sociologie n'a pas à argumenter contre les théories du complot, si celles-ci viennent du champ littéraire ou de la pensée ordinaire.

Je tente donc d'étayer l'idée que la fiction peut contribuer à la sociologie politique – et à la sociologie en général – non seulement en ce qu'elle permet de traduire un certain « air du temps » mais en fournissant, par elle-même des mécanismes ou des modèles explicatifs. Si j'ai choisi d'appuyer mon raisonnement sur trois sociologues particulièrement soucieux de rigueur formelle dans leurs analyses, c'est parce que la distinction entre *explication* et *compréhension*

me paraît moins apaisée, dans la pratique des sciences sociales, qu'on ne peut le lire dans les ouvrages d'épistémologie. Je ne me sentirais pas trop à l'aise, par exemple, pour introduire une référence littéraire, aussi éclairante soit-elle, dans un rapport de recherches sur des données d'enquête. Dès lors, si j'avais choisi des sociologues étrangers à la modélisation formelle, j'aurais pu donner l'impression de confirmer que le recours à la littérature serait typique d'une certaine forme de sociologie, plutôt herméneutique (et donc, sous un certain regard, moins scientifique) face une sociologie plutôt modélisante (et trop facilement jugée plus « sérieuse »). Ma tentative de démonstration est donc *a fortiori* : la *possibilité* pour la fiction littéraire de contribuer à l'explication sociologique apparaît d'autant plus plausible qu'elle est intensivement pratiquée par des spécialistes de l'analyse mathématique des faits sociaux<sup>1</sup>.

J'imagine bien, cependant, une objection que l'on pourrait faire à cette démonstration de possibilité. On pourrait contester que la référence littéraire soit mobilisée à titre d'élément constitutif de l'explication et y voir plutôt, soit un procédé d'exposition – un outil pédagogique en somme – ou pire, une coquetterie d'auteurs qui, sachant qu'ils n'ont rien à prouver en matière de sociologie mathématisée souhaitent, en sus, mettre en valeur leur érudition littéraire. Répondre à cette objection demanderait une analyse des textes plus fouillée et plus exhaustive que celle que j'ai pratiquée. Mais on peut esquisser deux contre-arguments : le premier, « négatif », dirais-je, et le second « positif ».

Le premier argument est que dans les exemples cités (et ailleurs dans leurs textes), la référence littéraire n'apparaît pas *redondante* par rapport à une autre description, plus formelle, du mécanisme. La référence littéraire, comme on l'a déjà fait remarquer, est partie constitutive du modèle lui-même et ne vient pas redoubler l'explication. Cela ne signifie pas qu'elle soit indispensable : ainsi, on aurait pu sans doute remplacer le récit sur Meursault dans le livre de Dupuy par un raisonnement formalisé au départ de la notion de « système » (ce qu'il ne se prive pas de faire dans d'autres parties de l'ouvrage). Mais le fait est que la référence littéraire, si elle ne constitue pas une condition *nécessaire* de l'exposé du mécanisme, en constitue une condition *suffisante* : le mécanisme est suffisamment décrit par les exemples. La référence littéraire n'est donc pas une fioriture, c'est un moment du raisonnement.

Le second argument, solide, me semble-t-il, peut être construit à partir de la notion même de *modèle* qui est au cœur de l'épistémologie sociologique des trois auteurs utilisés.

Qu'est-ce qu'un modèle, en effet ? Selon la formulation de Boudon lui-même dans le *Dictionnaire critique de la sociologie* écrit avec François Bourricaud, un modèle est « *un ensemble de propositions d'où il est possible de déduire de manière mécanique un ensemble de conséquences directement liées au phénomène étudié* ». Et il ajoute « *la méthode des modèles peut être utilisée pour tenter de pallier le défaut d'information* » (1992 : 388, 389).

Le sociologue modélisant est donc – en principe – bien conscient de la portée et des limites de sa méthode : un modèle est une description schématique du réel, dont il extrait et formalise un nombre limité de traits jugés pertinents. Le sociologue peut ainsi voir comment le modèle évolue lorsqu'on modifie telle ou telle caractéristique de sa construction. La vertu heuristique de ces manipulations peut être inestimable. Mais le modèle formel n'en reste pas moins une représentation sommaire d'une réalité infiniment plus complexe, elle-même irréprésentable sous l'infinité de ses aspects. Lorsque Boudon construit son modèle de l'inégalité des chances scolaires, il imagine une société constituée d'un nombre limité de positions sociales bien

---

<sup>1</sup> « *L'analyse mathématique des faits sociaux* » est, rappelons-le le titre d'un des ouvrages de Boudon.

distinctes et hiérarchisées et d'un nombre limité de niveaux scolaires bien distincts et hiérarchisés. La perte d'information par rapport à la complexité du réel social est immense. Mais c'est d'une importance toute relative parce que la robustesse de la démonstration défie toutes les complexités et est validée par l'observation empirique : au fur et à mesure que le niveau moyen d'études s'élève, si la distribution des positions sociales n'évolue pas, il s'ensuivra que la valeur de chaque niveau d'études comme ticket d'accès à des positions sociales données ne va cesser de diminuer. Le schématisme du modèle ne nuit aucunement, ici, à la validité générale de la démonstration qui est, du reste, parfaitement intuitive.

La formalisation mathématique du sociologue, outil central de l'explication chez les auteurs étudiés, *n'est donc en rien une description plus proche du réel que les exemples littéraires eux-mêmes*. L'exemple d'Ulysse, du laboureur ou du renard, chez Elster, celui du pharmacien Homais ou du Docteur Watson chez Boudon, celui de Meursault chez Dupuy ne schématisent pas plus les phénomènes sociaux qu'ils prétendent expliquer que ne le font les formalismes logiques ou mathématiques. Au contraire : par les « harmoniques » représentationnelles d'un exemple concret, par ce côté « monde vécu » qu'ils portent avec eux, probablement constituent-ils une description plus proche du « réel » social que le modèle formel lui-même.

Si on suit le raisonnement qui précède, une conclusion s'impose : ce n'est ni par simple souci d'illustration ni par coquetterie d'auteur que les sociologues mathématiciens sont si férus de référence littéraire ; c'est avant tout parce que l'exemple littéraire n'est pas une représentation moins rigoureuse ou plus métaphorique que le modèle formel lui-même. Ou, pour dire les choses autrement, le modèle formel n'est sans doute pas moins une *fiction* que l'exemple littéraire. Dès lors, il n'y a aucune raison de se priver de la fiction pour expliquer les phénomènes sociaux.

Marc Jacquemain  
Institut de Sciences Humaines et Sociales  
Université de Liège  
Février 2005

## REFERENCES

BOLTANSKI, Luc et CHIAPELLO Eve : *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris, nrf, 1999.

BOUDON Raymond (1990) : *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard.

BOUDON Raymond et BOURRICAUD François (1992) : *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUPUY Jean-Pierre (1992) : *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses.

ELSTER Jon (1979) : *Ulysses and the sirens. Studies in rationality and irrationality*, Cambridge, Cambridge University Press, & Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

ELSTER Jon (1983) : *Sour grapes. Studies in the subversion of rationality*, Cambridge, Cambridge University Press & Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

ELSTER Jon (1986) : *Le laboureur et ses enfants*, Paris, Editions de Minuit.

ELLENA Laurence (1998) : *Sociologie et littérature. La référence à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan.

HOCHSCHILD Jennifer (1981) : *What's fair ? American beliefs about distributive justice*, Cambridge, Harvard University Press.

JACQUEMAIN Marc (2003) : *Using « 1984 » in social reasoning*. Communication présentée au Congrès de l'ECPR, Marburg.